

cette bonne religieuse que, pendant des années, elle avait considérée comme sa seconde mère.

Elle était très émue quand elle sonna à la porte de l'établissement, et quand on lui eut ouvert, ce fut d'une voix faible et tremblante qu'elle demanda à voir la supérieure à qui elle venait faire une visite.

L'ayant conduite au parloir, la sœur converse la pria de vouloir bien lui dire son nom.

—Je suis Mme de Mégrigny.

La converse fit une profonde révérence et disparut.

Au bout d'un instant, Blanche entendit une voix, qu'elle reconnut aussitôt et qui disait :

—Vous ne vous trompez pas, de Mégrigny est bien le nom que cette dame vous a donné ?

—Oui, ma mère.

Il y eut un claquement de portes, des pas précipités, puis la religieuse parut à l'entrée du parloir.

—Vous, vous ! fit la mère Agathe.

Elle ne put prononcer que ce mot. Elle suffoquait. Mais elle fit deux pas en avant, les bras largement ouverts.

—Ah ! exclama Blanche.

Et d'un bond, éclatant en sanglots, elle s'élança au cou de la religieuse qui, haletante, referma ses bras et pressa sur sa poitrine l'enfant qui lui revenait.

—Blanche, ma chérie, vous ne m'aviez donc pas tout à fait oubliée ?

—Oh ! non, oh ! non ; j'ai au contraire beaucoup pensé à vous.

—Vous pensiez à moi, et vous n'avez laissé croire que vous étiez une enfant ingrate ; pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir ?

—Ah ! je ne pouvais pas.

—Si seulement vous m'aviez écrit.

La jeune femme secoua la tête.

—Hélas ! fit-elle avec un redoublement de sanglots, qu'aurais-je pu vous dire ?

—Mon Dieu, mais pourquoi pleurez-vous ainsi ? C'est de la douleur, cela.

—Oui, de la douleur. Ma mère, je suis bien malheureuse.

—Vous avez perdu votre mari, je le sais. Pauvre chère enfant, veuve, si jeune, après quelques mois de mariage.

—Mon malheur a commencé avant mariage.

—Que me dites-vous là ?

—Ah ! s'vous saviez, si vous saviez. Mais vous saurez, ma mère, et vous comprendrez pourquoi je n'ai osé ni venir vous voir, ni vous écrire.

—Eh bien oui, ma chérie, vous verserez votre chagrin dans mon cœur, cela vous soulagera. Mais ne restons pas ici, venez, chère enfant, venez.

Et la religieuse emmena son ancienne élève dans le salon réservé.

Quand elles se furent assises et Blanche s'étant calmée, la mère Agathe reprit :

—Moi aussi, Blanche, j'ai beaucoup pensé à vous. Bien que je vive éloignée du monde, un écho affaibli de ce qui s'y passe arrive pourtant parfois à mes oreilles. Tout en vous croyant oubliée et ingrate, ce qui n'est pas, Dieu merci, je n'ai pas cessé de m'intéresser à vous et d'avoir des préoccupations au sujet de votre avenir.

Autant qu'il m'a été possible, je vous ai suivi, et grâce à deux personnes qui viennent ici, — un vieux médecin et un grave notaire, — j'ai appris votre mariage qui causa, paraît-il, un grand étonnement, puis la mort de M. de Mégrigny et enfin, tout récemment, que vous étiez devenue mère.

—Oui, j'ai une petite fille, dit Blanche dont le front devint moins sévère.

—J'ai su également, continua la religieuse, que M. de Mégrigny avait hérité d'une fortune considérable, une dizaine de millions ; m'a-t-on dit, et que cette superbe fortune est maintenant à votre.

—Hélas ! oui, je suis riche, trop riche !

—Oh ! Blanche, comme vous dites cela ! Et pourquoi trop riche ?

—Parce que, répondit la jeune femme comme étourdie, cette fortune de M. de Mégrigny peut causer de grands chagrins.

—En vérité, chère enfant, je ne vous comprends pas ; sans doute ce n'est pas la fortune qui peut, à elle seule, donner le bonheur ; mais que de satisfaction on en peut tirer ! N'est-ce donc pas une bonne et douce chose pour le cœur de répandre des bienfaits, de pouvoir faire beaucoup, beaucoup de bien autour de soi ? Vous serez charitable, ma fille, et vous verrez comme il est facile d'être bienfaisante quand on aime à faire le bien.

—Eh bien, oui, ma mère, je ferai du bien, je donnerai beaucoup ; il y a tant de malheureux ! Je veux commencer dès aujourd'hui ; ici, dans cette maison, sont recueillis de pauvres petits enfants abandonnés ou orphelins que vous élevez, dont vous êtes la mère ; quelle somme dois-je vous donner pour ces petits déshérités ? Ne craignez pas de me demander trop ; est-ce cent mille francs, deux cent mille, plus encore ? Oh ! dites, dites...

—Vous n'avez rien à me donner, chère enfant, car je ne peux rien accepter.

—Comment, vous ne pouvez pas ?

—La fondatrice de cette maison subvient et au delà à toutes nos dépenses ; son œuvre est à elle, bien à elle, et elle a déjà refusé et refusera encore tout concours pécuniaire. Comme vous, Blanche, cette dame est immensément riche, et comme vous aussi elle est jeune, belle et veuve.

N'éprouvez aucune peine, chère enfant, ce que vous ne pouvez pas donner ici, vous le donnerez ailleurs. Il y a tant de malheureux ! disiez-vous tout à l'heure ; eh bien, oui, les déshérités de la vie sont nombreux, et seulement dans ce grand Paris, que de bien vous aurez à faire, que de profondes misères vous trouverez à soulager !

Mais vous-même êtes malheureuse, vous souffrez. Voyons, ma chérie, dites moi vos peines, et si le Seigneur m'en donne le pouvoir, je ferai de mon mieux pour vous consoler.

Blanche, qui avait autant besoin d'être consolée que consolée, était venue rendre visite à la mère Agathe avec l'intention de lui faire sa confession entière, comme à un prêtre confesseur.

Elle parla d'abord de M. Henri de Bierle, et de l'amour qu'ils s'étaient mutuellement inspiré ; elle raconta les divers incidents qui avaient précédé son mariage : les paroles d'amour échangées à Dieppe, la demande de sa main faite par M. de Bierle, le refus de son frère et le moyen dont le baron s'était servi pour la forcer à épouser M. de Mégrigny.

Elle rendit justice à ce dernier, disant qu'il avait été constamment bon, affectueux et dévoué pour elle,

Mais elle n'en avait pas moins beaucoup souffert, car elle n'avait et ne pouvait avoir qu'une amitié sincère pour M. de Mégrigny, ayant donné son amour, son cœur tout entier à M. de Bierle.

Blanche termina en passant rapidement sur la mort de son mari et la naissance de sa fille.

Elle ne dit point que M. de Mégrigny était mort empoisonné.

Dans le cours de son récit, elle avait eu des moments d'hésitation, de trouble, des pâleurs et des rougeurs subites ; rien de cela n'avait échappé à la mère Agathe, qui savait observer et avait une grande pénétration d'esprit.

—Ma chère enfant, dit-elle avec beaucoup de douceur, vous n'avez profondément émue, et, plus que je ne pouvais le penser, vous êtes digne de compassion. Votre mariage, — je le savais un peu — a été un grand malheur.

—Hélas ! soupira la jeune femme.

—Peut-être ne m'avez-vous pas tout dit, Blanche il m'a semblé que plus d'une fois vous vous étiez retenue, vous imposant silence à vous-même.

La jeune femme devint très rouge et baissa la tête.

—Ma chérie, reprit la religieuse, vous savez combien est grande mon affection pour vous ; mais elle ne veut être ni